Lucarne.

8h51 : Station internationale Step. Espace.

Cela faisait bien deux heures que je bataillais avec cette lentille optique. Elle était enfin remplacée. Le câble de liaison qui m’assurait, me semblait interminable. Je franchis le sas à bout de souffle, laissant derrière moi cette écorce à demi noircie, de laquelle par endroit s’échappait la vie. Une ville, une lueur, un phare, un orage, peut être un feu…Une fois le scaphandre enlevé, non sans mal, je rejoignis la salle d’observation Lucarne, nommée ainsi par les concepteurs de l’ISS. Ici, point de décorations, de photos ou d’effets personnels. Tout n’était qu’ordre, blancheur et bips. Les écrans de contrôles bleutaient légèrement nos visages. Seule l’heure s’affichait en rouge au-dessus de nos têtes. Mon esprit songeur accompagna mon regard. L’objectif du jour : Les points chauds dans le monde. Ici-bas, Paris s’éveillait, les gens s’évitaient, les pas se comptaient. Dans neuf minutes le musée du Louvre ouvrirait ses portes...

9h52(Paris +1h) : Khartoum. Soudan.

A ce moment-là, Hiba ne supplia même pas le soldat qui lui pris la main. Elle savait. Elle avait quinze ans et était née avec la guerre, ses atrocités et ses déclinaisons sans saisons. Elle allait sûrement être « donnée » à ces hommes en armes démunis d’avenir. Loin de baisser les yeux, elle le dévisagea avec mépris. A sa surprise, Khalid, c’était son nom, d’un pas de côté, l’entraîna hors de la ligne des uniformes et lui fit presser la foulée, avec précaution. Deux rues passées, bifurquant sous un porche, il lui ouvrit une porte, puis lui fit passer un épais rideau ocre. Quelques marches descendues, ils se retrouvèrent dans une « Makbann », une sorte de cachette aménagée, assez propre d’ailleurs. « Demain, toi et tes amis passerez la frontière » se contenta-t-il de lui dire, le sourire satisfait...

7h53(Paris -1h) : Liki. Burkina Faso.

Awa se donnait beaucoup de mal. Elle avait sept ans aujourd’hui et était si fière ce matin d’aller avec sa grand-mère cueillir des fruits sauvages. Évitant les épines de l’arbuste, ses petites mains s’affairaient à ramasser les baies, qui quelquefois avaient été trouées par l’Ouaga, l’oiseau commun de la région. Ses yeux pétillaient sous le rai de lumière que formait le soleil rasant. Elle rigolait à gorge déployée, quand, au loin de la piste, dans un panache de poussière rouge, s’ébrouaient, dans leur direction, deux jeep couleur terre. Sans doute eux même éblouis, les conducteurs ne les avaient, à l’évidence, pas vues. La vieille dame reconnut les véhicules des milices armées, qui, depuis peu, semaient la terreur dans la région. Elle saisit sans ménagement le bras de la fillette et, lui faisant faire un pas de côté, la pressa contre elle dans le fossé que dominait le chemin…

10h54(Paris +2h) : Hajjah. Yemen.

Le lit de la rivière était à sec depuis bien longtemps. Fayez, bien qu’affaibli par la famine qui sévissait dans le pays, aimait jouer dans celui-ci. Mais aujourd’hui des pluies torrentielles s’abattaient depuis des heures en amont de la vallée, à quelques kilomètres seulement. Il n’imaginait, évidemment pas, le danger qu’il courait à s’aventurer à ses abords. Alors que son oncle Saleh, se reposant sous un tamaris, le regardait d’un œil inquiet, un grondement sourd se fit entendre à distance non définissable. La surprise et l’affolement furent soudain. Une vague noire et gluante pris forme derrière le petit pont, bientôt englouti par un enchevêtrement d’arbres, qui craquaient telles des allumettes. Saleh, d’un bon, dévala la butte qui le séparait de son neveu, laissant échapper au passage sa sandale. Le regard terrifié de l’enfant décupla les forces de l’homme, qui d’une main ferme, l’agrippa par le poignet. Un vieux ponton en ruine dévia un instant le flot et à la faveur d’un pas de coté, de toutes ses forces, Saleh arracha Fayez des eaux furieuses…

9h55(Paris +1h) : Izioum. Ukraine

L’opacité des fumées lui fit plisser les yeux. Au palier supérieur, le feu exécutait une danse macabre, avalant déjà la toiture. Ici, le frigo était encore ouvert. Le souffle de l’explosion donnait à voir le pack de bière à peine entamé, prêt à basculer dans le vide des sept étages éventrés. Après l’effroi et la stupeur, l’acharnement. Anatoliy n’eut pas le temps de pleurer, tout juste se racla t’il la gorge en crachant sa haine sur la Russie. Son fils, Symon était là, quelque part, sous ses pieds. Dégageant une poutre non sans mal, tirant un meuble à l’équilibre incertain, le trentenaire enjamba une baignoire, puis, entre deux cloisons déformées aperçu un exigu passage. Seul le pas de côté lui permis de distinguer le trou, qui par miracle avait emprisonné tel un sarcophage, Symon, vivant. Poussiéreux mais vivant...

8h56 : Aux larges des îles Pelage. Méditerranée.

Elle n’avait pas de gilet. Personne ne lui en avait proposé. Elle n’avait pas de prénom, personne ne le lui avait demandé. Ses grands yeux bleus, ses dents blanches parfaites, son beau visage ébène, elle aurait pu faire la une de Vogue. Mais c’est bien dans les vagues qu’elle se débattait maintenant depuis plus d’une demi-heure. Malgré la brume tenace qui absorbait tout mouvement, sa tête apparaissait à chaque rotation du phare qui se trouvait à quelques encablures. La houle, fort heureusement, n’était pas trop formée, ce qui permit au « Mare Jonio » d’approcher la fillette. Sofia, l’une des fidèles bénévoles de l’association « Échec et Mât », se mit à la bande tribord du navire et à la faveur d’un pas de côté, se cala, se cambra et pu saisir le menu bras de la jeune fille. Nue, tremblante, mais saine et sauve. La seule survivante...

14h57(Paris +6h) : Naungmon. Birmanie.

Une mouche semblait s’accommoder des gouttes de sueur qui perlaient son front. Le thermomètre affichait trente-neuf degrés et l’humidité ambiante rendait irrespirable l’atmosphère. Myint, les manches de sa chemise kaki remontées, son arme en bandoulière, buvait sa « Myanmar beer » tout en scrutant les montagnes environnantes, bien trop calmes. Accoudé à la portière du Toyota, il n’était pas tranquille. Lui et son équipe attendaient la relève policière depuis le matin. Il fit un pas de côté pour contourner la voiture, au moment où un sifflement, suivi d’un bruit sourd, vint percer ce silence. Sa canette, qu’il tenait devant lui, s’écoula soudainement entre ses doigts, traversée par une balle venue d’une hauteur avoisinante. La junte militaire leur signifiait ainsi qu’ils n’étaient pas les bienvenus...

9h58(Paris +1h) : Jabalia. Bande de Gaza.

Tamar n’avait qu’une obsession ; passer cette foutu frontière au plus vite. Elle, l’israélienne qui aimait Omar le palestinien. Un amour détruit par les obus, les abus et les oublis. Cette terre a-t-elle été un jour sainte ? Erez se trouvait à deux rues de l’hôpital en direction du nord. Elle se faufila tant bien que mal entre le fracas des immeubles, contournant les carcasses de voitures encore fumantes. Sa respiration était saccadée, le foulard à carreaux noir et blanc qui la cachait des regards, absorbait également ses larmes. Ainsi grimée, elle pensait s’offrir une fuite sans encombre. Alors que le check-point était en vue, un pick-up avec quatre hommes armés lui fit face. D’un rapide pas de côté et profitant de l’ombre d’une tour, elle fit volte-face, se dirigeant à la hâte vers une ruelle adjacente. Le véhicule ne ralentit pas, s’éloignant même d’un coup d’accélérateur...

10h59(Paris +2h) : Mekele. Éthiopie.

Cela faisait quasiment huit mois que Nur avait rejoint les troupes du Tigré, l’armée dissidente du nord de l’Éthiopie. Elle n’était pas la seule femme, loin de là. Elle n’avait pas eu le choix, d’ailleurs. En cette fin de matinée, les combats faisaient rage dans cette partie de la ville. Un petit papillon vert et jaune ornait son bras droit, lequel tenait un fusil sans grande conviction. Nur tremblait. Dans sa ligne de mire, un voisin, un ami, un frère. Elle ne pouvait savoir. Ce dont elle était sure, c’est que l’érythréen qui se trouvait en face, au bout de son canon, parlait la même langue qu’elle, et partageait les mêmes frontières il y encore quelques années. Elle bloqua sa respiration, cibla un visage dans le croisillon de sa visée, et sentit l’acier froid de la gâchette au bout de son doigt. Nur fixait ce papillon tatoué, symbole d’immortalité, elle qui s’apprêtait à ôter la vie. Du haut de son mètre soixante, sur la pointe des pieds, elle avait bien remarqué que son équilibre était précaire. On lui ordonna de faire feu. L’aurait elle fait exprès, ou est-ce cet imperceptible pas de côté qui la fit glisser? Toujours est-il que son tir s’évanouit dans le ciel...

10h00 : Paris. France.

Le transport s’était effectué de nuit et la sculpture en bronze venait d’être fraîchement installée sur le parvis du Louvre. Dans le cadre d’une coopération entre les Pays de la Loire et la capitale, l’artiste Phil Rame avait accepté l’installation éphémère de son œuvre nantaise « Éloge du pas de côté », devant la pyramide. Entouré de personnalités, le représentant de la culture se lança alors dans un discours devant un public de curieux.

« Le pas de côté est l’arme préférée du sportif. Il peut être l’évitement, l’esquive, l’équilibre... la solution, le soulagement en quelque sorte. Il est aussi certaines fois, synonyme d’errance, de perdition, de chute, de délabrement de l’âme ». L’assistance fit la mou, dubitative. Le ministre reprit « La paix que certains trouvent grâce à ce pas de côté, au cheminement différent emprunté, ne doit pas se faire au détriment de ses convictions profondes, ni au reniement de son passé... »

10h01 : Station internationale Step. Espace.

Je pris une grande inspiration tout en m’enfonçant dans mon siège. J’avais à peine cligné des yeux, si bien qu’ils me brûlaient. Mon esprit s’égarait. Alors que mes huit années d’études m’avait appris le contraire, cette boule bleue ne tournait décidément pas rond.

D’un côté, les œuvres d’art, les discours convenus, les costumes bien mis. Ce public ingurgitant le flot de paroles d’un ministre, lequel se tenait bien droit, face à un parterre de journalistes, de photographes et de perchmans. D’un autre, les visages de Symon, Awa, Nur, Fayez, Hiba, Myint, Tamar, sans oublier la petite fille aux yeux bleus. Eux, n’avaient pas droit aux projecteurs, ni aux flashs crépitants. Eux, s’ils passaient à la télé, ce serait sous un drap blanc. Certes, ils n’étaient ni sportifs, ni complètements perdus. C’était pourtant bien un pas de coté qui les avait sauvés aujourd’hui, aux quatre coins de la planète.

Soufflant et joignant mes mains, je me retournai vers Grégory, mon collègue de mission, qui lui observait la Lune, et lui lança sans sourire :

« C’était quelques petits pas de côté pour eux, un grand pas de côté pour l’humanité »

Chacun sa définition.